

**Comme à la maison**  
(une histoire du chalet alpin)



cité Jacqueline Auriol | Coulounieix-Chamiers  
Résidence Vagabondage 932 | compagnie Ouïe/Dire  
13-20 novembre 2022

Marion Renault



Exit les licornes de mon dragon gentil.

« – Ce que je peins, c'est le pays que je rêve.  
– Et le pays réel ?  
– Le pays réel, monsieur, je n'ai pas besoin de le rêver. »

Dany Laferrière, *Pays sans chapeau*



**lundi 14 novembre 2022**

Près du préau d'abord tu ramasses les déchets, qui prouvent que tout n'a pas cessé. Le barbecue sur roues, rangé sur le côté, a servi tout l'été. Là j'y vois un rouge-gorge.

Maintenant il pleut. Ce sont mille petits doigts qui clapotent sur la bâche bleue de la cabane. Quelques gouttes nous atteignent à l'oblique.

Les arbres sont devenus jaunes. Il reste des fleurs orange dans les bacs de culture, des ipomées mauves.

Sinon le ciel est gris et la cabane étanche mais la place réduite. Et avant d'arriver, d'accord d'abord tu ramasses les déchets mais après tu fabriques un long bouquet pour la cabane, de graminées séchées. Le jardin de paille est le jardin de sable. On devient.

Monstrueux mouvement de la nature. Il ne demeure plus rien de la terre brune entière, tout est devenu vert. Le bâtiment de pierres est devenu prairie.

Où nous habitons, la terre n'est plus et nous cachons le ciel avec un bon plafond. Avec un bon plat sec, à zéro.

Un nid n'a pas de toit, le rouge-gorge en plein air, pas en pleine terre. Nous c'est le contraire, jusqu'aux paratonnerres. On construit ou on trouve un abri, on s'installe, on déménage, on devient. D'abri en abri, pas de nid en nid. Un abri : quelque part sans brisure.

Tu déménages, tu emménages. Ce n'est pas un voyage. Tu déplaces tes affaires, tu déplaces tes pratiques, tu t'exiles. Mais comme un voyage, quand tu déménages, c'est toi l'étrangère. Toi la bizarrerie. Tu ne reconnais plus, tu découvres, tu compares et tu te repères, tu n'es plus à l'abri de rien.

Dix ans, vingt ans, cinquante ans et ça dégage. Ailleurs la vie. On déménage, on dissémine, on disperse. On ne va pas chez des amis, on s'installe chez des inconnus. D'ailleurs le choix se fait un peu sans toi, c'est ça ou ça et les loyers doublés. Du logement public au social et privé, du pluvieux, du trop vieux, du rajeuni. On ne peut pas rester en paix, on doit être de son temps.

Ici on passe du HLM au pavillon standard, aux pavillons dans des jardins de proprios. Les barres deviendront des pavés. Les quatrièmes étages sans ascenseur ne se louent plus facilement.

On déménage maintenant beaucoup plus qu'avant. On fut nomades, on fut des sédentaires, des sans-terre, puis des locataires, des déménageants. Pendant ce temps, les arbres sont devenus jaunes.

### **dimanche 13 novembre 2022**

Au départ dans la nuit tout est absolument très silencieux et tu te demandes ce qui arrivera. Du balcon tu perçois une voix venant du dessus, une voiture ou deux vite fait sur l'avenue plus loin, tu sais que tant de gens dorment tout autour. De gens d'armes des gens de larmes.

Tu as eu neuf heures de train pour venir jusqu'ici. Une fois qu'on a déménagé, quand est-ce qu'on est prêt.

Au-dessus ça rigole. Le pigeon qui vit sur le balcon fait des bruits d'ailes affolés, se calme sur la chaise. La trille d'un autre, la voix du dessus, l'espèce de ronflement de l'usine à droite. Tu es prête à n'importe quoi, pas n'importe comment. Tout est si prévisible, rien n'est prévu ce soir. Tu penses trois ou

quatre mois en avant, en arrière, à tout ce qu'en ce temps, chacun aura vécu. Isabelle a vu des éléphants, Louise sera au Mexique. Ici le nu spectaculaire.

Dans la nuit c'est très calme et tu penses aux voyages, aux mouvements immobiles, à celui d'un orteil qui bougerait soudain sorti d'un long sommeil. Tu voyages, tu croises des temps, des lieux. Quelque chose te fait rire dans l'histoire des racines, où nous posons nos pieds, où nos champignons dans nos chaussures fermées. Tu penses que nos racines sont dans nos ventres. Ton fils dit que c'est sa tête qui est dans son ventre. Nos racines sur des pieds, sur la terre foulée. Tu ne sais pas si nous avons des ailes, mais nous nous déplaçons. Terre à terre, homme à terre, femmes à table, enfants mangeant le sol. Et après nous nous envolons.

Déjà des yeux aux oreilles. Et nous fermons les yeux, nous fermons les oreilles, il reste l'air. Et nous jouons l'air d'une époque, un pays réel, un pays vécu, un pays rêvé, un dépaysement.

Dans les trains pour voyager, nos yeux sur un écran, nos écouteurs dans les oreilles, nous écoutons notre propre monde, nos propres désirs d'usages. Nos choix d'images, nos yeux nos sons crus.

Pendant que le paysage passe, la vie aussi. Nous savons dire ce que nous avons regardé, écouté, nous ne savons pas avec qui, pendant que quoi, où sur la route.

Que passe le paysage, enchaîne la chanson, envoie la série.

Pendant que le coucher de soleil est proprement splendide, tu te forces à le voir, tu te plais à le voir et qui le regarde.

Nous choisissons maintenant nos propres couchers de soleil. Nous choisissons maintenant quand nous

voulons où nous voulons qui nous voulons, nous nous le faisons croire.

Pendant que le but ce serait de redynamiser le quartier. Les pieds dedans.

### **lundi midi**

Au Cora Joseph Conrad *A Set of Six* et *Jacquot le Croquant* d'Eugène Le Roy comme l'école. Qui commence par l'enfant un soir de Noël et finit par J'attends la mort, en paix, comme le dernier de tous ceux de mon espèce.

Au Cora, il y a aussi un sosie de Kurt Vonnegut et Duras, *Barrage contre le Pacifique*, hier Tolkien, la lenteur des pages dans la forêt obscure, le langage des chênes, les aventures.

Joseph Conrad, la première phrase de *Gaspard Ruiz*, son conte romanesque :

« Le guerre civile fait émerger bien des caractères étranges de l'obscurité qui est le lot commun des humbles existences, dans l'état actuel des sociétés. »

Plus tard, Benji dira dans le *Livre du chalet* : « Il y a un sous-monde plein de violence, et quand tu perds ton identité, tu rejoins ce monde, il reste invisible, il reste à détruire. » Il dira :

« Moi je vois la bête qui lacère  
Mais en toute justice. »

Au Cora, on n'a pas trouvé un début sur la paix civile qui ferait émerger bien des caractères tranquilles de la lumière qui est le lot commun des existences modestes, dans l'état ordinaire de la vie. Le réel quotidien.



Dans le plastique de Benji, cela donne « l'abondance de Ra », qu'il appelle « Re », la chose. Puis il ajoute :

C'est Zeus qui compte les Socrates.

Si tu as peur c'est qu'il y a un problème.

J'veux pas  
qu'ça fasse  
partie de la réalité.

Trop tard.

**mardi 15 novembre 2022**

On est tous allés à l'école, Armelle, Sarah, Louise, Marc, Laurent et moi, dans trois classes et chaque fois une heure et demie. L'idée de Laurent était de leur faire dessiner une de leurs chaussures, et puis ensuite on écrirait un texte qui parlerait d'elle, ou d'elles. Au final on a quoi, une soixantaine de dessins d'une pompe de profil, comme dans les pubs. Dans leurs têtes, ils pensent au magasin où ils ont acheté la paire, à ce qu'ils font avec et comme elles sont jolies. Ils aiment leurs baskets.

Ô ma chaussure est une façon de garder les pieds sur terre et de tenir son rôle, selon la marque. Ô ma chaussure est déjà une façon de flotter par-delà la boue, dans ce monde habité et rempli de vendeurs de prix de pompe. Ô chaussure ô prestige. Les pieds sont au sec.

Benji ses chaussures elles ont déteint, elles ont des teintes, ça se fait tout seul. Yan j'ai ma chaussure, je marche vite ou j'aime pas les mettre à chaque fois elles puent et ma mère elle m'achète toujours des chaussures trop petites. Le gamin ce matin. Ce n'est pas toi qui choisit tes chaussures, c'est tes chaussures qui te choisissent. Yan dit c'est vrai, elles sont comme ça sur les rayons et pourquoi toi.

J'y ai foutu le prix mais ça fait cinq ans que je les traîne. La chose qui est pratique, et le goût, le goût des bonnes choses.



On joue à un jeu dangereux. On joue à un jeu d'anges heureux. On joint dangereux. C'est du lové, elle est trop belle cette musique, j'l'adore. Un mois gros pour attendre ça.

Maroc, Guyane, Guadeloupe et Maroc et toi tes origines, rien de particulier.

Tout c'qui m'intéresse, j'apprends, le reste rien, moi c'est les pays intéressants avec des diamants, du pétrole. Français et histoire à l'école c'était compliqué. Par contre l'histoire de l'esclavage ; on sait, on voit, mais les égyptiens, l'histoire de France et les volcans aussi.

Il faut avoir un prof d'histoire, il te mettait dedans, on faisait même des jeux de rôles, pas juste le livre qu'ils te lisent. Le créole : français, anglais, espagnol.

Le créole, c'est pas une langue. Ce n'est pas un langage. Tu vois, le maître des esclaves, sa femme a couché avec un autre, c'est l'enfant qui est un créole. C'est l'enfant d'une propriétaire et d'un esclave. Et ça donne un tiss'mé comme moi. Ô mélange de couleurs.

Ba mo ba moin donne-moi.

A ta lé a ta lo à tout à l'heure.

Les différences entre le créole guyanais et le guadeloupéen, plus proches que le martiniquais. En Guyane tu as de tout, des arabes, des juifs, des mexicains.

C'est la Hollande qui a colonisé le Surinam, comme la France, le Maroc, et l'Algérie, toute la côte ouest, Gabon, tout ça c'était français. La Guyane elle a du chlordécone dans le sang, tous les antillais, un test à l'arrivée, on ne voit jamais ça sur TF1. Parlons des problèmes d'eau potable.

La France ne peut pas lâcher la Guyane, c'est l'or de la France, le bois de la France.

Ils sont chez eux. Je mets quoi comme musique. Comme à la maison. Il met celle de Naza. Un vœu exaucé. Même deux.

Le dossier impossible à défendre a progressé. Nous sommes maintenant à l'intérieur du chalet. Ils sont devant la porte. Pendant ce temps il dit Marion en poétesse des marteaux.

Tu imagines si on se reposait sur nos idées. Que tu sois connu ou inconnu pour toi, ça change rien. Même si l'inconscient ça peut penser. De toute manière c'est l'évolution. L'évolution de tous, l'évolution de soi. Dès que le monde va mal il y a des pouvoirs qui se mettent en jeu. Quand même savoir ce qui est bien, c'est contre l'inconnu. J'ai un plastique dans la tête, ça va avec l'évolution.

Quand t'en as marre des maths, tu inventes la biologie de l'esprit. Et le truc des pierres c'est la géologie.

Et la géobiologie.

Ils sont six devant la porte, ils sont chez eux. Les clés du chalet alpin c'est Serge qui les détient, qui les retient. En vrai le lieu est municipal. Ce sont les clés des habitants. Comme à la maison, et puis en vrai, à la maison. À la maison commune. Dans la réalité, personne ne doit savoir. On garde le secret.

Laisser ouvert en partant. Tout ce qui réside dans l'être humain.

La question c'est on se fait confiance ou pas. Ou tu affiches les prix, ou tu négocies, ou tu fais confiance. Tu fais confiance au temps, les gens sont bien élevés.

Ou tu mets tout sous clés. Et tu mets des horaires, des horaires d'ouverture. Ou tu laisses tout ouvert, ou tu passes les clés en douce.

En secret faire un double. En secret habiter. Ne pas se faire remarquer. Ou bien avoir accès et refermer après. Appliquer les tarifs, ne rien déranger.

On parle d'organiser un concert. On pourrait même chanter, on pourrait même danser. On regarde dans le frigo et si on prend, on met une pièce.

On ne peut pas donner ou prendre, on n'est pas chez nous.

Où est-ce qu'on met nos pieds, où on met nos chaussures, où les empreintes empruntées. Et toi tu es sur Mars.

La question c'est souvent comment on fait avec une seule clé, quand on est plusieurs. On fait un lieu ouvert jusqu'à la fermeture. Saïd un snack.

### **mardi, plus tard**

Et donc ça déménage. Les jeunes au chalet alpin, à partir du parking derrière le jardin marocain. Et la cabane du jardin de paille, jusqu'au E terre. Il faudra une trentaine de bras. Rien qu'un banc si on les prend, c'est six hommes. Et la route est longue.

Et donc ça emménage, là au chalet alpin. De *club out* à *clubhouse*. Impossible de se sentir chez soi. Tant que la clé reste un secret. Le chalet alpin, d'espace municipal, s'est privatisé. Serge a les clés.

Nous on demande. On demande à Serge. Eux ils occupent dans le secret. Il ne faut pas que ça s'ébruite, ni que ça se chante, on chante entre nous. On ne touche à rien, on vient et on repart avec notre télé. Il faut juste un écran dans le silence des cimes.

Tranquillou. Tranquilles où. Ça transporte.

On emménage, on se ménage le conflit ouvert, on sait que c'est plié d'avance, on préfère les secrets, ou

les journaux intimes. On agit en loucedé, on évite la foule, on ferme en partant, on sait que ça envoie. Un déménagement.

Où c'est qui a les clés. Qui la clé du quartier.

Dans deux cents ans, elle aura volé en éclats, la propriété privée. Plus de ghettos plan B, sinon c'est gardé aux entrées.

Je suis contente que vous ayez les clés, elles vous reviennent. Vous êtes bien plus chez vous que moi. Débrouillez-vous tranquilles, débrouillez-vous tout seul avec vos territoires.

Un territoire, une chaise, l'espace d'une feuille, un doigt.

Tu dis mollo mollo parce qu'on n'est pas chez nous. C'est pas la maison, ce n'est pas le bled, la voiture sous les oliviers.

Ici vit le gardien. On emprunte ses clés, c'est le legs d'ouverture, après il faut gérer mais ne rien déranger. Tu dis Mollo quand je propose qu'en une nuit vous changiez tout, une belle installation, une performance chrono, une vraie transformation, une performance de goût.

Venir améliorer, ou venir animer, ou juste utiliser. Ce qu'on mettra dans le frigo.

Déjà dans le frigo, on dégage les canettes, on envoie du lait. Soufian c'est du chocolat chaud, ni soupe ni café. On fait soirée gâteau rap et tartines. On joue à un jeu dangereux, il murmure, on joue à un jeu d'anges heureux. Ok, hoquet. Ou thés ou infusions, nous infusions nos langues, nous changeons l'air, l'air du chalet alpin nous l'aérons, les trophées où faire des petites pousses, des aromates, un jardin d'intérieur, un truc de champignons si c'est toujours fermé, noir, sombre et humide.

Un truc pas pénétrable. Et donc nous nous sommes introduits. Le pied dans la porte.

Nous sommes dans la place, à moitié invités, à moitié bienvenus, déjà presque dehors encore. Nous sommes amicaux, nous voulons seulement nous asseoir, nous voulons de notre territoire.

On cause des clés mais c'est surtout l'usage. Prendre le temps au lieu qu'il nous passe dessus. Juste mollo mollo, être au chaud. Pas tout seul chacun chez soi, être au chaud entre nous. Et chacun peut venir. Passer le temps à rire, à voir les différences, à faire des manigances, juste mollo mollo, tranquille dans ton salon, dans ton salon public, c'est quelque chose et moi.

Quelque chose et moi, c'est ce que j'ai lu sur le cahier de Martine, à l'intérieur sur le carton d'une des trois couvertures. En-dessous de la phrase latine, *ad vitam æternam*, quelque chose d'éternel et moi.

Au lieu d'un salon chacun et puis d'une église, d'un temple ou d'une mosquée, ou d'une place de marché avec tous ses clients, un salon de jardin. Le terrain du E ter est derrière des barrières. Nous ôtons les barrières, les jardins sont déjà là, la pelouse verte et jaune, le terrain de ballons, il nous faut des abris. Des écuries et des poulaillers, des prairies un salon, une cuisine, une rivière. Nous avons la rivière.

Au lieu d'une chalet alpin, un salon. Au lieu d'une jardin marocain, un jardin. Tranquilles sur E terre.

Par amour, des deuils colossaux et des partages goûteux. Le reste peut crever ou venez rire avec. Une maison de thé, ça aurait de la gueule, ça serait dans le *game*. Une mare à la place des deux derniers terrains de pétanque, derrière la crèche au fond, on rénove les deux autres. Une mare où volaient les avions et couraient des chevaux, où vivaient des familles, se promènent des vieilles et des chiens, ici où traînent des gars du quartier entre les coupes d'un club recouvert de poussières, une mare quelque part, après

les machines, les bêtes et les hommes. Une mare avec des libellules et des grenouilles. *Green city*.

Ou vivre sans te sentir chez toi. Sans jamais vraiment te sentir chez toi.

Être là sans y être, être prêt à bouger, ne pas être chez toi, dans ton pays ta terre, te sentir désiré, te sentir écarté, écarté du *game*. Vivre en sentant le monde qui fait son truc sans toi, qui ne désire pas tant, qui se passe de ça.

On s'en fiche complètement, et du chalet alpin, et de tous les jardins, de paille ou marocain. Vivre sur les bords, vivre dans les marges, vivre en souterrain, vivre de secrets, de voix murmurées, pas trop de photos, pas laisser de traces. Tranquilles oubliez-nous.

La maison des secrets. Sur la photo des premiers jours de gloire du *club*, en noir et blanc années 60, un des hommes à genoux, Soufian tu dis C'est Castaldi. Le Benjamin de *secret story*.

Intrigues.

### **mardi vers 18h**

Et donc à un moment, on était à l'intérieur et tous assis dans le silence. J'ai dit Et pourquoi pas de la musique, vu que souvent ils en écoutent sur le parking dans les voitures le soir. Ici pas de grenouille ni de tapage nocturne. Alors Soufian m'a demandé Je mets quoi.

J'ai pensé que ce n'était pas à moi de choisir, c'est ici tu es chez toi, mets bien ce que tu veux, fais comme à la maison. C'est eux les légitimes, je ne fais que passer, j'ai seulement répondu, Comme à la maison. Et



Soufian tu connaissais une vraie chanson qui porte ce nom-là, de Naza, il a mis *Comme à la maison*.

La musique dans le *clubhouse*, avec ses trophées, ses gobelets, son chauffage et des gens. Les paroles de Naza :

« Même si t'es pas venu pour danser  
Ici c'est comme à la maison  
Même si t'es pas venu pour danser  
N'aie pas honte devant les gens

Ouyouyouye Ayayaye  
Ici, c'est comme à la maison  
Ouyouyouye Ayayaye  
N'aie pas honte devant les gens

Ah n'aie pas honte devant les gens  
Cette ambiance est une légende

Il n'y aura rien de méchant  
Bébé, t'inquiète pas, j'ai pas 2 ans  
Pour toi j'ai le temps mais laisse bé-tom  
Toi, tu veux qu'on danse demain  
J'ai pas tout l'temps, je veux me détendre  
Mais tu veux qu'on danse demain

Aujourd'hui y aura du pain  
Elle veut que danser, c'est la galère  
Elle veut que danser, c'est la galère

Écoute mes leçons, j'sais qu't'es le sang  
Viens on ne danse pas demain  
Sans permission, j'sais qu't'es le sang  
Mais tu dois me tendre la main

Ici c'est comme à la maison  
N'aie pas honte devant les gens »

Naza dans le chalet alpin. Un groupe de paroles éclectique. Où la main se tend où la main se détend, où gronde la honte. La maison des secrets hantés. Cette ambiance est une légende.

« La débauche, j'te l'avais dit  
Il y aura une ambiance de folie »



**mercredi 16 novembre 2022**

Alors ce matin, le chalet est fermé, parce que si les vieux sont du matin, les jeunes sont de nuit, les jeunes sont de midi. Et là c'est vous les clés. Je me demande comment était la crémaillère hier, leur soirée impromptue.

Le dépendance est telle qu'ils n'ont pas d'abri, pas de matos, pas de droit aux concerts. Les propriétaires engendrent des esclaves, à moins de cacher la clé quelque part – pour la tribu – et de laisser le matos à dispo – pour la tribu. À moins de collectiviser les abris et les moyens de production, les salles de création, les dépenses d'énergie, il va falloir toujours faire les comptes. Ou confiance.

Qui tu es, toi, avec qui j'ai négocié. Tu passes du vieux monsieur blanc, garant des bonnes mœurs, gérant de locations, aux hommes beiges et matures, garants des bonnes soirées, traitant des affaires. Ça devrait marcher, c'est très continu.

Nous avons aussi les clés de la maison du projet. Mais le projet c'est vous. Un salon de jardin et des abris partout. Des clés des champs, les clés c'est vous.

Nous dans les pierres, vous dans les montagnes.

Nous dans le bois, vous dans les cabanes.

Nous dans le papier, vous dans les journaux, vous dans les livres, nous dans les livres, vous dans les écrans.

Nous à sec, vous sous l'eau.

Le nez dehors, les yeux, les oreilles et la pluie qui s'excuse de ne point pouvoir nous mettre à l'abri, à l'abri du besoin. La maison du projet, le chalet alpin, le jardin marocain, feu l'espace jeune, feu le E ter et feu le C, ce qu'on choisit, ce qu'on subit, nous dans les choix, vous dans les choix.

Que la tribu doive s'agrandir.

Qu'on ait à sauver notre peau.

(J'entends quelqu'un gratter le mur de l'appartement d'à-côté, depuis l'autre versant.)

Dans le quartier, il y a tout ce qu'il faut, on dirait que peinent les usages, pas les équipements. Des endroits vides et chauds, des foules humides.

Dans le quartier, il y a l'école, le collège, la mairie, l'usine et les restos du cœur, emmaüs et plus haut, le lycée agricole, des boulangeries, une boucherie, la papeterie et le centre social, plus le village des artisans qu'ils viennent de finir, vide.

Et dans tout ça des barres et des maisons. En contre-bas, des rails et la rivière.

En vrai, le dossier impossible à défendre est d'autonomiser tout ça, ou de jouer ses dépendances. Que manque-t-il.

Que manque-t-il ?

De la production !

Et qu'avons-nous ?

Nos mains ! Nos oreilles pour entendre et nos cœurs pour nous battre !

Nous avons du pain et nos yeux, ils ont démonté le four du jardin marocain, il faut de la matière première, du bois, de la pierre, du textile, de l'argile. C'est impossible à défendre parce que c'est bon, nous importons, nous avons les moyens et nous avons du temps. Il faut faire local, faire international.

Externaliser.

Délocaliser.

Employer.

Sous-traiter.

Louer des chambres, des studios, des appart HLM,  
retaper une ferme.

La ferme !

(On a arrêté de gratter le mur. Que fait le voisin, que font la voisine, l'ouvrier, le voleur et que fait la police, dans le quartier.)

On a changé. On est passé de l'acte au projet, à la loi à l'acte jugé. Benji tout à l'heure il me disait Marion, la loi de l'action c'est un pas après l'autre. Et la loi du projet, c'est une idée, et une idée, et une idée et un but. Pendant ce temps, tout bouge un pas après l'autre. Où parler ne bouge rien. Dans le chalet alpin, on ne fera rien.

C'est promis. Pas d'histoires. Pas d'embrouille. Classé sans suite.

Ouyouyouye Ayayaye  
Exprimez-vous les gars  
Si, si, faites quelque chose les gars  
Faites quelque chose et moi  
Faites-le à l'obsession  
*Ad vitam æternam*

Ouyouyouye Ayayaye  
Si, si, faites quelque chose  
Pas en secret, vraiment  
Faites place, faites place publique  
Faites fête à l'amitié  
Faites une soirée tartines ou ce que vous voulez comme un match en direct, un snack, un stick, un style.

Exprimez-vous vraiment une chaussure après l'autre.

Faites votre territoire, construisez des cabanes, donnez-vous les moyens, posez un poêle à bois ou remontez le four ou plantez des patates ou juste faites quelque chose, faites n'importe quoi, pas n'importe comment.

Patates riment avec pirates. Montrez-vous, montrez-nous comme on en remontre.

Sans quoi l'intrigue prend l'eau. On se fait des histoires à se passer les clés et rien n'arrive. L'ambiance n'est que légende, miroir ô beau miroir, dis-moi où est la clé.

### **mercredi, après-midi**

Ce qu'on peut faire bouger dans la réalité. On dirait que c'est très petit. Un jeu de clés perpétuel. J'aimerais écrire une lettre à Serge, je voudrais qu'il n'ait pas à se sentir lésé parce qu'on est là dans le chalet. Et je dis Le chalet, pas son chalet.

Là-bas au préau, deux voitures sont garées. Ils sont à l'abri, ils écoutent certainement du son, au sec dans la musique. Serge, c'est à la fois une question élémentaire, et une de droit.

On se demande la convention que tu as signée avec la mairie, à quoi elle ressemble. Si elle exclut et qui du devoir d'être responsable. En cas d'incendie, par exemple, qui est pris. Les besoins et les droits sont une question de risques.

Cher Serge, que t'arrive-t-il. Ô les locataires de l'amicale, c'est nous.

Serge là il nous voit là, il pleure. C'est le maire, c'est la ville, l'agglo. C'est pas Dubaï toutes les semaines, les mecs vous êtes pas des hommes. Joue Rafik en Rafika. Serge, les jeunes s'amuse. Les vieux sont invités, c'est gratuit.

Le chien de Rafik s'appelle Paco. Il a huit mois. Tous ensemble on écoute son histoire. On ne sait pas exactement sa race, on sait que dans deux mois, c'est

une opération sur le côté gauche, le fémur. Sur certaines races, il y a des lois. Celui-ci ça va. Je lui ai fait faire un petit entraînement, deux heures cent euro, je savais déjà des choses mais c'est toujours bien d'apprendre.

Oui on parle de toi, tout le monde te regarde. Stop Paco désolé, on ne saute pas sur la dame. On a juste le droit de sentir, on ne saute personne.

En 2002, c'était le même chien que le mari de ma sœur. Ils me l'ont donné à la naissance de leur fille. Il avait quatre ans, je l'ai emmené en Algérie, il est mort en Algérie, après avec ma copine, on a eu un petit chihuahua. Rafik il appelle tous ces chiens Paco. L'autre, Jules 1, Jules 2 *et cætera*.

Paco, viens ici là, viens là, j'suis pas content, j'vais t'attacher, à un, à deux, à trois, t'as compris ou pas. Une fois, stop, couché, une fois.

Le maître-chien, il dit Une fois. C'est bien Paco, une petite caresse. Très bien.

On est bien, on est bien, on est bien matrixés. Je vais au théâtre lundi. Voir ce que ça donne, apprendre des choses, devenir influenceur. Dix ans, ils ont niqué la société. Le rap ce n'était pas ça avant, juste dans des bains, la meuf, c'est de pire en pire, ils font des bagarres, les belles paroles. Et oui, on est dans un film on veut juste être un dandy.

Les influenceurs, ils sont vénèr ils savent plus qui ils vénèrent. Ils veulent être millionnaires, ils savent même pas quoi faire. Sur la tête de Paco, une tache blanche est presque un cœur. Après son accident, il saignait de la bouche. Comme c'était un chiot, il n'y avait aucune fracture. Quelques mois plus tard, il y a des séquelles. Vétérinaire, ostéopathe, vétérinaire, prends une assurance. Ils sont super gentils, ils n'ont pas mis l'historique du chien, je serai remboursé, Paco n'aura plus mal.

Et oui mon Paco, je t'aime Papa je t'aime mon chien,  
Paco Paco Paco Rabane. Il tire la langue vers son  
visage. Il faut juste bouger les lèvres. Et d'un I tu  
peux faire un U.

Sinon il y a du vent. Nous les souffleurs.

T'inquiète pas, on a des choses à dire plus que  
Shakespeare, ça empire.

La lumière vient de l'intérieur du chalet, nous som-  
mes devant. On y voit peu pour dessiner, on se tente  
des airs d'opéra. Et Paco chante avec.

Tu peux venir de la cité et devenir chanteur d'opéra.  
Khalid raconte. Tu peux faire du théâtre parce que tu  
es une pile électrique. Dit Khalid à propos de Rafik.  
Tu peux dessiner en-dehors des gouttes et voir ton  
téléphone en écoutant Rafik, le *flow* perpétuel.

Il est temps, plus de batterie. On va fermer les portes  
du chalet.

Parce que tout s'éteint, tout est silencieux. Il y a des  
dames parce qu'il y a des hommes. Il y a des hom-  
mes parce qu'il y a des dames, on viendra te chercher  
en voiture. Il y a l'amour. Le trafic, les bagarres,  
l'amour et les chiens. Sortir de la ville, être dans un  
bourg.

Tu rentres chez toi. Tu as un petit coin jardin, la  
campagne, la petite qui kiffe les animaux. Et même  
avec le chien, j'ai fait une bonne affaire.

Salon de jardin sur mon balcon, neuf mètres de long.  
C'est la vie, c'est beaucoup.





**jeudi 17 novembre 2022**

Il pleut. J'ai mal au dos. Les feuilles se détachent et font de la couleur. Un couple s'énerve la fenêtre ouverte. Et puis parle moins fort. Quelque chose comme C'est bon, là, avec un point d'interro.

Il goutte sur la cité. Un dézoom sur le monde entier, ce serait différent partout. Ici le chalet devient le refuge quand le volume de bruit augmente. Il tombe à verse, il n'y a pas un oiseau, les arbres subissent, les racines sont peut-être heureuses.

Dire que l'histoire des hommes est la maîtrise du feu, dire que l'histoire des hommes est la maîtrise de l'eau, dans les régions humides. Une affaire de tuyaux.

Monter des tours, creuser des sillons.

Nous avons le chalet, ils ont des montagnes à gravir, on se noierait dans un verre d'eau, ils ont des bouteilles en plastique.

Ils ont passé la soirée au chalet, le temps d'après minuit, quand tout est là, le vide le silence, l'absence.

Faire des plans, être détendue.

Ils se sont abrité dans un salon public, n'ont pas signé de convention, de titre de séjour, de taxe d'habitation.

Et la pluie s'est calmée. Un dézoom sur le monde entier inclut l'administratif. Il y a des réseaux de racines et des bons tuyaux. On peut creuser le sillon deux ans pour avoir accès au chalet. Les clés sont reprises par le propriétaire, toujours au bout du compte.

Et maintenant du soleil, ça goutte ça transperce. La responsabilité empêche le droit à l'erreur. Et quand j'arrive, les tables sont rangées. Quoi de mieux.

Les catalpas sont sans clés mais nous prenons celle des champs. Christopher Tofa celui qui a chanté On joue à un jeu d'anges heureux, il est allé d'ici à Sorges, la campagne. La forêt au bout du jardin. Tu accèdes quelque part, tu accèdes à la propriété, tu accèdes à la location. Ou seulement à l'usage.

Alors tu entretiens. Tu accompagnes. Tu ne fais pas que prendre, tu t'y abandonnes. Tu comptes des oiseaux revenus, tu les entends un peu, tu les vois passer.

Au lieu des clés dans les extérieurs, des barrières. Un bassin protégé.

Et donc ça déménage : prendre possession du chalet alpin, déplacer la cabane jusqu'au jardin E terre et retrouver son enfance, les lieux des fugues et l'installation, le relogement.

Retrouver ses terres, un salon de jardin et des cahiers de cœur. Et bim, un immense rayon de soleil dans le dos, juste dans le coin par la droite. Une tartine de jaune. On a chaud.

Aller voir le soleil. Les mouvements Nord-Sud, les Sud vers le Nord, le froid, la pluie et un immense rayon, très bref.

Et donc ça déménage, des ombres et des reflets, des trucs lourds à porter.

Voyager est léger.

Et donc s'exiler, traverser de l'eau et l'épreuve du feu, une image d'avenir.

Emménager quelque part est mieux qu'un déménagement. Mais dire ça emménage, entre ça et en, il y a un hiatus. Poser ses valises en douceur, se poser en douce, en loucedé.

Squatter est épuisant.

Et donc on a le droit d'habiter quelque part et on en a envie. On ne veut pas partir, on attend la fin du chantier.

Dans ce quartier qui se transforme, dans une même journée, tu écoutes Martine et tu entends Rafik. Tu te sens comme un trait d'union, ou deux points ouverts, les deux l'un sur l'autre.

Les cahiers de fugue de Martine, le *flow* qui fuit de l'autre. L'enfant terrible et l'enfant terrible. Tu peux mélanger les deux, et chacun des deux reste chez soi. Dans la cité Jean Moulin, ou vers Château-L'Évêque.

On démange dans le temps. On voyage dans les souvenirs. Ici avant, des chevaux, des avions, des bâtiments. Des jardins.

Sur la frise chronologique de la cité, à un moment un dessin de cheval, plus loin un bel avion, ensuite une casserole, ou un doigt. Juste un doigt. Le dessin d'un gros plan dans les années soixante.

Un coin d'une pierre de taille, un épi de foin, un bidon d'essence.

Maintenant des machines de chantier. Une photo de l'hippodrome semble bien plus quartier tranquille. Tranquillou, tranquille où. Il n'y a jamais eu autant d'arbres ici depuis probablement un siècle. Les pistes de courses ou d'atterrissage doivent être dégagées. C'est la sécurité.

Sur la frise il y aurait la lumière du matin. Je sais qu'il faut être sans souci pour la remarquer. L'immense rayon de soleil qui est revenu est pourtant vraiment salutaire. La brume du matin, la lumière, la nuit. Et la prise de pouvoir sur le chalet alpin. La bagarre pour s'asseoir, la lutte pour l'horizon.

À chacun selon ses soucis. À chacune sa part d'ombre et le sol est commun. Un salon de jardin avec un *dancing*. Je sais qu'il faut être sans souci pour danser.

Pour chanter, dessiner, penser. Il ne faut pas d'enjeu, d'anges euh.

À chacun selon ses soucis. Avoir sa place et gigoter. Être pris en chasse, être pris en charge. Les camps de vacances de Martine, les petits-déjeuners de Baki en mairie, les dingueries de Zack, pour tellement pas cher, un chalet de malade.

Moi qui ai eu les clés, je t'accueille chez toi. Bienvenu chez toi. Comme à la maison. Prends une assurance. D'accord les sommets ne sont à personne, et pendant ce temps, en bas de chez toi.

J'ai toujours mal au dos. Il n'est plus question de pluie. On porte les ombres.

Sur la frise chronologique dans dix ans, ici des cabanes dans les arbres. Pas des pavillons mon cul, s'il vous plaît. Pas à tout prix l'accès à la propriété. Des cabanes dans les arbres, rien que pour le *fun*, on peut même les brûler après.

Et dormir dans les arbres au cœur de la cité. Un poêle à bois dans le salon de jardin. Et une mare. Évidemment. Mais une mare. Un enfant de un an se noie dans dix centimètres. Une mare suppose une grille permanente, un barbecue, une temporaire.

Ou bien on fait un *luna park*, tant qu'à faire, une cité d'attraction. *Glam city*.

Le glamour est comme le bon sens.

Le glamour est comme le bon goût. Une manière de tenir salon. Un salon de jardin. Le glamour du bambou, le séquoia charmant. Le prince est une grenouille.

Le glamour du crapaud et l'aventure des orphelins, les contes ne font que ça. À Chamiers, ce n'est pas un conte, un plan de renouvellement urbain. Khalid à

l'époque il dansait avec un collectif les *Urban Peace*.  
Produisons la légende.

Le glamour n'est pas très mollo mollo. Khalid maintenant il se pose et il écoute Rafik. Il allume la voix de l'acteur.

### **jeudi, milieu d'après-midi**

En plein sur le terrain de pétanque, tu trouves un fouet et des pots de yaourt, comme si quelqu'un avait voulu dessiner quelque chose, elle dit. Et un troisième objet, elle ne sait plus lequel.

C'est une pince à pâtes. Non une pince pour tourner les merguez. On pourrait les mettre sur la frise. Début de la peinture comestible.

Isabelle et Jean-Marc sont plus loin vers le passage qui troue le bâtiment F. Yan et Beni remontent depuis le préau.

Ils empruntent l'escalier, l'autre, pas celui près de la table mais en face du passage. Ils approchent.

Là-bas ils taillent les haies, c'est ça le bruit d'enfer, le bruit continu. Et puis c'est Jean qui salue Troub's, Isabelle et Benji. Yan dit qu'il craint l'humidité.

Au préau, Yan et Beni étaient avec Nabil. Il a commencé à flotter, il est rentré avec le chien. Une alarme de téléphone signale un message. Le bruit ne finit pas là-bas, il augmente.

De l'escalier, on a inventé l'escalator.

Tu peux voir une ligne entre le préau, l'escalier et le passage. Devant le chalet, la ligne s'arrête vite, sur un catalpa.

De la gauche de l'arbre vient une voix, on joue à un jeu dangereux. L'arbre, sa ligne n'est pas l'horizon, elle creuse et elle monte.

Une personne a un visage, une bête, une araignée. Un arbre n'en a pas. Il n'a pas de façade. Ou peut-être de haut, mais alors sous terre. Un arbre, ce n'est pas non plus un paysage, un paysage veut l'horizon.

Non, les machines du chantier n'ont pas embarqué sa voiture.

Les pyramides, les trois pyramides sous le passage. Sur le dessin de Troub's, derrière est blanc. Tu as vu la percée.

Qui est le sphinx.

Au pays des oiseaux. Il y en a un qui va dans son nid quand je dis ça.

La cité est infestée de micro-entreprises, on ne s'en rend pas compte. Et le nouveau centre social, on n'y a même pas mis les pieds. Peut-être une fois. Et là dis donc des hirondelles.

Normalement, elles sont déjà en Afrique. Là elles nichent en haut de la tour.

Si on avait deux printemps par an. En fait les saisons, c'est là pour nous renouveler, pas qu'on s'ennuie. Si on avait deux printemps par an, on serait vieux deux fois plus vite.

Ils s'en vont voir le nid, le nid des hirondelles, élucider le mystère.

Lui il va rester là, avec les arbres.

Et les nids dans les arbres, les arbris. Les arbités, les branchés.

Ensuite arrivent deux autres. On demande si Baki est passé, il est parti par là. Eux reviennent avec preuve d'hirondelles.

C'est complètement dingue tout ça.

Les temps changeants. Les temps ça évolue. C'est la montée des eaux. Quand tout sera tout bleu. Revenir à ce que c'était avant. Comme le signe sans fin.

Benji est pour le retour du froid. Yan pour celui des mammoths. Jean-Marc il dit Pas trop quand même.

Un cabinet d'ostéo à la place du chalet alpin. Des ventouseurs. La salle d'attente de tes désirs. Tu peux mettre de la lumière.

Un gros maillet au-dessus du monde.

De toute façon, je suis blanc, je suis né en France. Va frère, ne commence pas à servir, c'est un truc de blanc.

Va frérot.

Certains pensent à la terre mère tous les jours. Avec le maillet, celui de Joël, on peut imaginer dans l'espace. C'est la folie des grandeurs.

bonjour maroc suis espagne [ça c'est Khalid qui l'a frappé]



17.11.22

Serge,

D'abord vous remercier pour les clés du chalet, c'est un endroit au sec et au chaud.

Et nous vous demandons. D'avoir les clés pour voir les matchs de la coupe du monde. C'est de dimanche prochain à la finale, le 18 décembre.

Évidemment, nous partagerions les frais d'électricité, on mettrait une pièce pour les boissons. Et ce serait tout. Le chalet alpin serait ouvert à tous pour cet événement festif.

Nous pouvons également adhérer à une association, venez voir le match avec nous. Ce serait une occupation positive et temporaire d'un espace municipal, géré par des habitants. Des locataires.

Quant au porteur de projet, on considérera les gars du quartier, pas juste une personne. Avec tout le respect que l'on vous doit, pourquoi ne pas monter un snack, un snack de quartier.

Veuillez considérer cette requête sérieusement, nous restons disponibles pour une réunion d'organisation des détails. Bien à vous et merci, marion.

Ta parole dans un groupe et un groupe de paroles.  
Tout le monde y va de sa petite histoire. Tu te lèves  
et tu parles sous le néon jaune. D'arrêter la pluie,  
d'être depuis peu, d'être possédé.

Et ta parole qui coule, tu ne la possèdes pas. Et on est  
quel jour, des jours comme des semaines, des semaines  
comme des mois, des mois comme des années ça  
passe vite. On est jeudi.

Et le truc des pierres, tu les apprécies le plus dans  
l'immatériel. Ah oui les géologues.

La cailloutologie, c'est la plus vieille science du  
monde. Jean-Marc est encore d'accord avec lui-  
même, ce qu'il a raconté dans son *Chemin de pierres*.  
Dans le Lot, un type qui habite dans un petit village  
et qui a commencé à gratter la terre, il sortait des  
cailloux de temps en temps, il a fait ça pendant 20  
ans, il a fait un mur avec les pierres trouvées.

Il s'est isolé, il a fait ça. Un genre de Facteur Cheval.  
Ici les pierres on les concasse pour en faire des  
routes.

Dans le groupe de paroles et dans la terre des pierres.  
Dans le chalet alpin, des notes de musique. Un seul  
lieu, mille usages.

Debout et  
dans le silence.

On entend les secondes, l'horloge sur le mur, c'est  
elle qui chante.

On a construit avec des cailloux et on a parlé.

Il faut plus d'espace entre le ciel et la terre si on  
voulait plus d'hirondelles. Écarter un peu.

## jeudi nuit

Dans le groupe de parole, chacun a joué le jeu. Dire ses failles, son rire faible et ogre et puis bravo Jean-Luc, applaudir l'expression. Jean-Marc est ici parce qu'il n'arrive pas à arrêter la pluie, Khalid parce qu'il est là, Isabelle dit qu'elle cherche à devenir chamane. Et Benji simplement qui dit Ben moi j'suis possédé. Isabelle dit qu'elle peut accueillir les possessions et même la faire cesser, cette pluie fuyante. Là-dessus Khalid rappelle que non, on ne peut pas prétendre au pouvoir de la pluie parce que c'est Dieu tout ça, Dieu le soleil et la pluie, Dieu qui fait le jour et le nuit et la nuit et le jour et Yannick qui lui lance Mais tu t'es trompé de groupe, en fait c'est la porte à côté, et comme ça ça chambre et comme ça ça passe.

On était plein de rires.

Les trucs de blanc c'est la même histoire. On se rencontre avec nos codes. C'est facile de se glisser dans un rôle. Mais rencontrer des cadres et nouer renouer.

Le lendemain, c'est Isabelle qui s'est trompée de groupe, relance Yannick, quand elle est là qui fait ses cris, ses cris exorcisants à la demande de Benji. Benji il est conscient du plastique qu'il a dans sa tête et qui peut en dire autant.

C'est le dos qui lâche. On en a plein le dos, on est forcé de nouer avec l'inconnu et où nous irons ensemble. Au fond, ça me fait plaisir de vous laisser les clés, de vous laisser ouvert, j'ai l'impression d'être bonne mère. Après chacun fait son histoire, un pas après l'autre, un mot devant l'autre, les oiseaux sont sortis du nid. Le groupe des pépiements suit la forme en V de la victoire, dans le jeu de l'oie.

Benji droit devant debout l'horizon laissé béant par feu bâtiment C. Il dit que ça va bien voler. Il dira ça très sérieusement.



[dessin de Troub's]

**vendredi 18 novembre 2022**

Avec Armelle on retrouve Khadra au *Chez nous*, boire un café, donner des nouvelles. Son petit-fils est encore en train de dormir, il a 18 ans, il vient faire du volley deux fois par semaine, hier c'était le gymnase du lycée agricole, ça le fait rentrer à 23 heures. Deux paquets de barquettes au chocolat pour le petit-déjeuner, ça ne lui fait pas peur. La douche d'une demie-heure non plus. À un moment, vu la situation de l'énergie, on ne peut pas dorloter à l'envi. Mais c'est bien, chez mamie.



[dessin d'Armelle]

On discute aussi de Serge, on parle de vous. Serge est quelqu'un qui ne fait plus confiance, qui fut trahi, qui a dû s'occuper de sa mère et de sa fratrie quand le père est parti. Serge a des trahisons profondes, est-ce que ça explique son implication dans le quartier comme sa vraie famille. Comme Martine les filles du pensionnant, des décennies de recherches et d'avis dans les journaux, la joie des retrouvailles. Les abandons de la famille de sang, les manques et les excès qui suivent. Le fils unique de Khadra a eu neuf enfants. L'un d'eux aime les barquettes, et Serge qu'aimez-vous.

Khadra a un avis sur les jeunes du quartier et leur demande de prendre soin des chaises qu'ils déplacent, de soigner leur allure.

Le style sobre et blanc de Serge, les hommes en noir de la cité, le grand écart dans lequel s'engouffrent tous les fantasmes. Dans l'état de fait et même celui des lois, chacun est locataire et tout le monde a un cœur. Mais ça ne fait rien. On garde les clés et on donne son avis, et chacun est avec ses trahisons profondes.

Avec l'amour, les deuils colossaux.

Les hommes en jaune dans leur gilet de chantier, leurs machines avides. Les vrais transformateurs.

Au loin, le jardin de paille a fière allure. Les hommes en noir ont fière allure aussi. Les vieux blancs semblent manquer d'amour.

Vive les machines. Le silence dans l'habitable. Rolande à sa fenêtre avec ses fleurs, et des soucis. Elle se fiche de qui a les clés, elle est en lutte dans la peine. La famille de Rolande, c'était la *banda*, la fanfare, hommes et femmes en bleu et blanc. En bleue dans la lutte.

Tandis que pointe le soleil, je repense à cette chose des ennemis complémentaires. En lutte contre les barbares (les barbarabes, barbarbres), et puis contre son propre frère, dans le contraire. S'il y aura toujours des questions de clés, de s'en tenir là. Si chaque fois des Serge, des Baki des Benji, des types de compléments, compléments de sujets, porteurs d'armes en chiens de faïence. Entre eux, il y a le silence, une absence de rencontres, juste du contre.

Le scandale que ça ferait de savoir que quelqu'un a fait un double des clés. Le scandale local. Des années de boulot fichues en l'air. Le chalet alpin est un sujet

sensible

même brûlant, un risque d'incendie, les flammes de l'enfer, la maison des secrets, un vieux débarras qui est toujours fermé.

Du reste, tout deviendra lac.

Le scandale est local dans un scandale global. Nous pataugeons. À notre échelle, à toute échelle, le scandale de la défiance. De la déviance. Les compléments d'amis. Il n'y a pas de contrat entre des amis, ni même entre colocataires. Il y a des contrats SM, des punitions légales. Nous manquons largement d'humour. Des barres colossales.

Bien, l'histoire nous en impose, mais physiologiquement, est-ce qu'on peut se sentir. Untel je le sens pas. Si on veut se sentir, comme des parfums contraires. Le soleil et la pluie, le noir et le blanc, le grand le petit. Se sentir en confiance, se sentir sous contrat. Viser ses objectifs.

Subjectivement sentir. Personne d'autre que toi. Ou quelque chose et moi. Ce que Martine a écrit il y a quarante ans, à un âge comme douze ans, quelque chose et moi. Hier qui me dit Mais ce quelque chose, en fait, ce sont mes cahiers ! Je n'y avais jamais pensé. Quelque chose et toi.

Martine et ses crayons. Khalid et ses airs noirs. Serge et les clés. Neige au chalet. Nabil au jardin. La ZAD au jardin. L'espace autogéré. La proclamation d'indépendance de la rép' de Chamiers city. L'économie parallèle. Les centimes partagés, les jardins partagés qui ne durent qu'une saison. Martine déménage. Les aventures de Baki. Noël au tison.

Après la lumière dort, la lumière d'or.

Et vendredi midi à la halte gourmande un couscous de Saïd. Les petites mains d'Hanane.

### **vendredi après-midi**

Certains arbres paraissent des cierges avec leur candélabre et les feuilles jaunes au bout. À la Halte chez Saïd, notre table est en long et nous avons tous une assiette, la nôtre. À la table des arabes, au fond, c'est un plat central et nous mangeons avec des pelles, nous boirons dans des seaux.

Les arabes. Les arabes.

Dans la cage d'escalier du bâtiment E, nous croisons Nicolas accoudé au meuble pour lequel Alain a appelé l'Office HLM, qu'elle vienne l'ôter. Le meuble est un coup de Joël et Armelle, il faudra le déménager de l'entrée 26 au jardin 62. Le coup des miroirs.

Nicolas s'avère être celui qui a monté l'Espace Jeune avec Jocelyne, à Pagot et ici. Il dit qu'avant c'était moins tranquille et qu'on proposait plus de choses à faire. On dit que l'espace a fermé parce que ça devenait vraiment n'importe quoi.



Aujourd'hui un barnum blanc près du jardin marocain, un pôle d'informations des droits à la santé + une soupe à 16h.

Ce qu'il s'en passe des choses. Dans le journal local.

Isabelle pense qu'il faut une carte pour le quartier, une carte avec des numéros, elle voit déjà les couleurs. Une autre Isabelle, une coloriste de BD, venue pour la journée.

Une carte dessinée, des dessins d'extérieur, laisser l'écriture au chaud. Et les assiettes composées par Hanane qui sont des montagnes, fais deux tailles, Hanane. Ou bien nous mangerons avec des bulldozers, des machines de chantier, toute la faune du quartier.

Une carte locale, pendant qu'Armelle tu fais des frises chronologiques.

Il regarde le terrain dégagé. Benji. Les derniers rayons de soleil avant le sommeil qui attend. Il regarde le pays vallonné, il dit que ça va voler bien.

C'est un plan de renouvellement de plumes. Tout à l'heure une pie et sa chose dans le bec.

Tu vois on sent quand ça va voler bien. Ou tu écris des erreurs. Dieu et le diable, débrouillez-vous. Sans nous. Tu t'es trompé de groupe.

Mais le principe sans erreur. Pour la personne qui ne fait pas d'erreur, comment est le monde.

Dans l'idéal, un équivalent.

Là-bas il y a des yops, des instruments de cuisine, ils refont le sol. Tu te demandes pourquoi une courge, un long bout de calebasse, un autre là.

Même dieu et le diable, ça a été inventé. Un type qui n'a pas d'idéal, l'idéal dans l'objet. Un matérialiste ou un idéaliste, un supernaturaliste.

Il y a des gens qui aiment le mal et des gens qui aiment le bien. Même avant toutes ces religions. Le soleil parce qu'il croyait, contre les païens.

Ou un vaisseau qui vient de très très loin. Pour Yan. Être pilote du vaisseau.

Et une entité avec moi. Te dire Voilà c'est comme ça, tu n'y connais rien du vaisseau, c'est comme ça.

Et voilà une idée. Il faut planter des chênes dans le jardin E terre. Benji dit qu'il y en avait beaucoup où il a grandi. Ça lui rappellera.

Yan il dit qu'il peut faire des chênes en pots. Des chênes et des hêtres, deux trois essences, le plus sera le bienvenu, des arbres fruitiers, ce que tu veux.

Pour le salon de jardin, un style de préau en bois. Des gros bidons pour le feu.

Le livre de Yannick s'appellera *La Porte rouge*. Celle et celle qui veulent, quand ils passent. Et il passe de tout. Le Guyanais avec son sac, le gamin stupéfait, Patou, Hassan et compagnie. Et la dame qui revient sur son refus d'abord.

Et de la porte rouge du SPAR, aller à Aldi, on dit qu'il s'en ouvre un là-bas. Ici la soupe est au rendez-vous près du jardin marocain. Prendre l'instantané, prendre un RDV. Pour le livre de photos de Yan, il faudra raconter toutes les gueules, tous les groupes.

La porte rouge et des photos de peaux.

Yannick il a fait deux cents portraits en un an. À peu près la moitié, des portraits d'habitants. Sans doute plus.

Devant la porte rouge, à travers des cageots, la tête de deux hommes, au lieu de concombres.

Yannick ça lui fait un livret de 100 pages. Et le portrait de la nature, dans les 200, tu y as pensé.

Lucie revient avec un dessin de la crèche, des couleurs de l'aquarelle de la chaleur. Alors Yan prend un gland, un du Nord que j'ai dans les poches, et va le planter là.

Benji voudrait un cri exorcisant. Mais s'il revient toute la journée. Isabelle fait des bruits de souffle, le gland est planté, Benji écoute.

Benji tout à l'heure il disait que le monde est plein de cliquetis, que les oiseaux ça ne fait pas du tout la valse.

Khalid est arrivé. Il se fait un café, on ne sait jamais. On peut pas dire que la nature s'agite, il faut le voir en plus. Dans la cuisine, on dirait le bruit du café, on s'enquiert du sucre.

Yan il dessine un tronc noir.

On ne peut pas dire : la nature s'agite.

On peut faire avec sa bouche le bruit de la cuillère dans le verre en plastique.

Les oiseaux, on peut pas dire qu'ils font du bruit. On ne peut pas non plus dire qu'ils sont silencieux. La voix c'est en-dehors du bruit.

Au pied de l'arbre de Yan, ce sont cinq fleurs. Derrière, Baki boit son café.

La cohabitation pacifiée. La chaise qu'on porte un peu plus loin. Le sourire en coin. Le livre du sourire en coin.

Au bout d'un moment, si ça n'explose pas, où ça va. Yan à son arbre a mis les feuilles. C'est le meilleur arbre, dit Benji. Près des branches naissantes au beau milieu du tronc, le trou noir de ton arbre.

C'est l'arbre-cyclope, tu imagines. Pas besoin d'en avoir deux.

Yan il suit les méandres de l'arbre, debout devant sa feuille du bout de son noir, de la pointe. Puis il fait

des traits, des brisures, un bout de doigt qui tient la feuille.

Baki discute avec Boulbi, père d'une fille de 2 ans. Baki sur une chaise en bois du chalet, Boulbi debout devant. Ça rigole. Il y a deux groupes de bruit, eux une conversation et de l'autre côté, le silence et des cris.

Les chats, comme les oiseaux, ils cherchent le terrier, ils sortent du terrier. Mais d'où vient le terrier.

Tout saisir dans l'instant et étaler dans le temps. Et étaler dans le temps. Parce que si tu vas trop vite.



[dessin de Yan]

## vendredi soir

La question qui se pose et qui les a tenus pendant pas mal de temps là-bas un peu plus loin, écoutant d'une distraite oreille, Khalid et son pote, c'est si elle est payée pour faire ça, ses cris. Ils pensent que c'est du *bluff*, ils rient beaucoup, ils disent Respect, c'est même pas un talent et elle arrive à faire dans l'international.

Ça reste entre nous, il précise. Ils disent Vraiment chapeau, c'est même pas un talent. Elle a tout éclaté dans le *game*.

On parle d'art contemporain. La CIA qui finance l'expressionnisme pour détourner les masse du *political game*.

Et maintenant Périgueux, il est vers 19h. À l'intérieur, c'est le festival du livre gourmand, la sécu à l'entrée, trois policiers devant, les élus sur la scène. Derrière des plantes en pots, et pareil pour les flics. Le scénographe privilégie le bois et les fleurs, plus que les menottes. Personne ne parle de menottes, seulement de bien manger, tout le monde sent un bouquet. Un bouquet pour Baki. Toutes les plantes qui servent de décor officiel et convivial, nous les recyclerons.

Les trois messieurs discutent ensemble. Les jeunes du lycée hôtelier aussi, ils délibèrent sur la nappe à poser, comment la déplier, ils ont tous mis leur cravate. Que rime avec pirate. Les garçons et les filles, la cravate au cou. Si c'est ça la révolution. Nous voulons du travail, nous sommes des jeunes sérieux.

Et nous exécutons, et nous en discutons.

Théo tout à l'heure, il parlait aussi des embrouilles qu'on évite, même quand on manque d'argent. Sérieusement des jeunes. Et la fête populaire.

Ici c'est le festival du livre gourmand, des affiches partout, du jaune du jaune du vieux, une gravure de casseroles et des mains d'argent. De l'autre côté, cet après-midi, Théo a préparé la soupe au quartier, la soupe prioritaire.

Prévue à 16h, la soupe est étrange. À 18h, c'est bien, et le thé au goûter. Surtout ne pas toujours faire la même chose, dit Théo.

Toujours. Tout jeune. Tout jaune.

Les applaudissements dans la salle, les élus. Il y fait chaud, cela sent bon.

Dehors sur le parking avec même une soupe, c'est festival du vent gourmand. Plus de noir, boire orange, boire salé.

Dans le hall où se dressent les tables, le professeur explique les dosages, les jeunes, il va falloir être rapide et efficace.

Toutes les filles n'ont pas de cravate, mais il y a des filles, on n'est pas à la rue. Pour tou.te.s, c'est du noir sur blanc. Une femme porte un bijou en forme de libellule brillante en haut de son dos, la broche pour tenir la robe fermée. Toujours bienvenu, après les vigiles.

Baki t'imaginer ici, c'est comme nous dans le désert. Un paradigme trouble. Un désir que tu viennes, qu'avec moi tu les vois mettre les tables en V, en V de la victoire, on ne peut plus passer derrière mais une fois installés, c'est les barmans bloqués et les *runners* devant. Les *runners*, vite à boire. Et maintenant on renappe, il en faut deux, Baki.

Les filles ont le choix d'être pirates. Ou de mettre une cravate. Les garçons cravates. On fait le pli droit, les longueurs égales, on met les verres, les serviettes noires, carrés, Malevitch.

Les serviettes noires, en colimaçon.

Il existe des petits métiers partout. Pleins de passion et d'humain. Passion et humain sont les mots des élus. Yan avec ses portraits de la porte rouge, ses images en plein air, il aura des photos d'araignées. Ou des photos de mains. Des photos de demain.

Le festival du livre gourmand, Baki, ce sont les gardes à l'accueil, les trafics et les bagarres politiques, la fierté paysanne. Si tu ne peux pas venir, nous ferons le chalet gourmand, les chansons dehors dans les feuilles qui tombent, nous imaginons tous les mondes possibles. Déjà comme ce fut frileux, dire que le dessin est déjà politique, ou la pluie révolutionnaire. Dire que la rencontre est déjà salubre. Bienvenus, ouyouyouye ayayaye.

Rodolphe, le maire adjoint chargé de la culture, il sait combien en prend la maire, à chaque choix jusqu'au bout. Et ça lui va comme ça, un geste politique, une lente infusion, une appropriation, une redistribution. Les images et la pub. On se dore le blason. On met où la décharge, on met où la débauche, les vies sans le travail, on loue l'activité. Et puis l'art qui contemple. On se change les idées. Sûr que c'est délicieux.

Et du blason au blaze.

Je n'imagine pas Khalid au festival du livre gourmand alors que lui-même a des idées de snack. Le festival du *fast-food* gourmand. À midi on y était déjà, au couscous de Saïd. Faudra-t-il donc vous l'écrire en gros, trouver tout un budget pour se la célébrer, ô la halte gourmande.

Pile en face de la gare. Tu voyages et tu tombes sur du festin local.

Le terroir et le territoire. Le folklore, le tourisme, le réel quotidien. Devant qui on veut du prestige, face à qui on se montre, on reproduit des classes, les clients, les publics, les patients les associés. À Khalid je dis

D'accord des trucs de blancs, mais vous utilisez aussi Bourgeois ? Bourgeois ça leur arrive.

Les vaches ont une vie de classes sociales. Pour ce qu'elles produisent, par ce qu'elles représentent. La disparition désirée, concertée et actée à l'internationale, la disparition paysanne.

Parce qu'ici ou ailleurs, des paysans aux ouvriers, des paysans aux agriculteurs, des chasseurs pêcheurs et cueilleurs aux éleveurs et maraîchers. *All inclusive*. Des bouseux aux salons, aux salons de jardin, aux jardins mondains.

À quand la main sur les outils de production, et la main qui divague.

Sur l'outil nourricier.

Le cœur d'une cité forcément potager. Nous sommes des paysans. Nous sommes anarchistes de ventre. Le portefeuille ouvert, le portefeuille tout vert. À quand la main sensible, la paume de la main, le temps de la veine libre.

À quand la présence pleine. Dans le hall ça sort, *now* c'est cocktail.

À bientôt le cockpit. Ce local si promis dans la cité Auriol, rez-de-chaussée du D. Promis pour les artistes. Et pour la présence pleine, Benji pense que les oiseaux, ils ont l'intensité.

On ne peut pas durer dedans l'intensité. C'est ce que je me dis, on ne roucoule pas. On peut être payée pour faire des bruits de ventre. Et des bruits de gorge, des bruits de jouissance. On ne peut pas durer dedans la jouissance, ni dans le vide, le vide mondain. On croque, on cause, on crie, on prend sa part du *game*.

On éclate le *game* avec nos cris déments, avec nos ridicules. L'heure des nuages violets. Dans les nuages orange. Tout à l'heure, Yan tu me montrais des traits de lumières, la vitesse de la prise. Après quoi les élus louaient la transmission. Mais juste la mission.



## La mission possible à défendre

Toute possession des clés du chalet suppose de partager les frais.

1. Pour la coupe du monde qui a lieu dans un mois. Passer par voie officielle, contacter Le Chemin, annoncer la soirée.
2. Pour la sortie du livre de Martine, *Quelque chose et moi*, paru aux éditions du chalet. Passer par voie officielle, associer Ouïe/Dire, prévoir un barbecue.
3. En faire temporairement une cabane de jardin pour le chantier E terre.

Dans la lettre pour Serge (1), il est préférable de signer les gars du quartier, plus que son nom de famille. Un blaze.

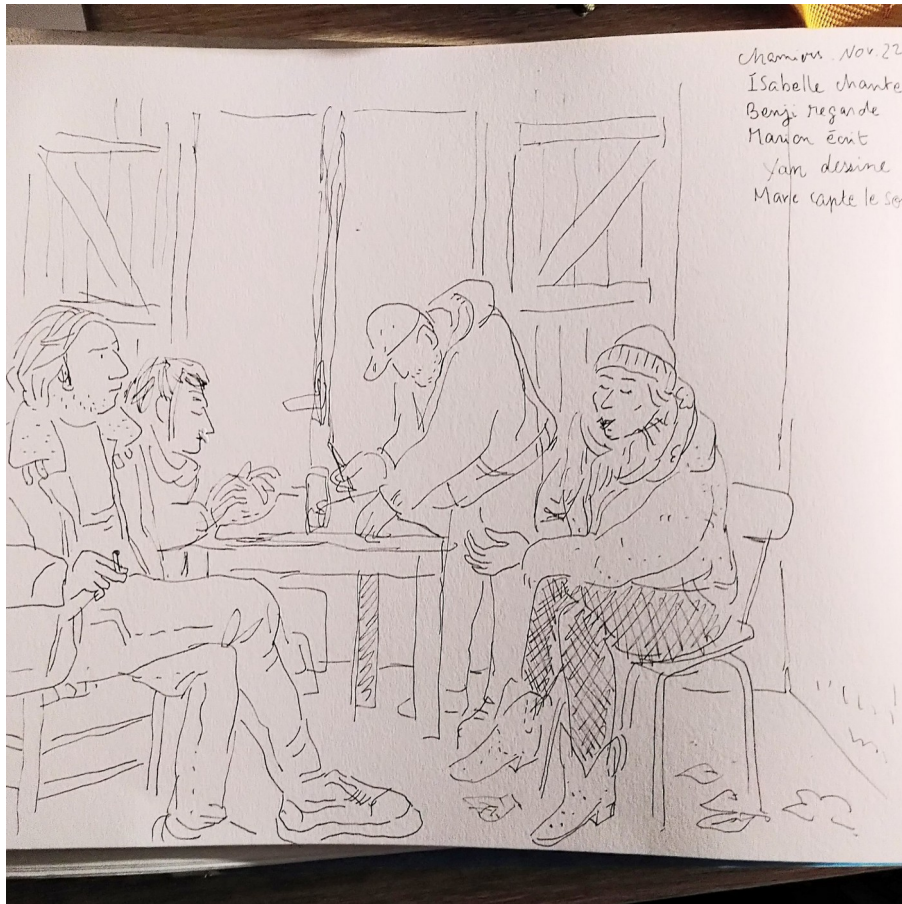
La transmission est morte, la mission terre promise. Le terrain d'aventure et la maison comme une.

La maison des secrets, elle est remplie d'outils. Une presse typographique pour (2) Martine et moi. On peut, dans les coupes du club de pétanque, faire des semis (3), servir du chocolat chaud (1) ou du vin naturel (2).

Tu te sens contre le pouvoir que donne l'information, et la fermeture des secrets. Et transmettre est tout dire, enfin suivre le rythme.

Transmission  
Mission.

Transformation  
Transmission.



[dessin de Lucie]



## ***Starring***

**Les élèves** des 3 classes de CM2 de l'école Eugène Le Roy + leurs professeurs

### **Les habitants**

Yan | photographe depuis un an, planteur de gland de chêne à l'occasion  
Benji | a du plastique dans la tête, selon lui, alors qu'en vrai c'est un oiseau  
Serge | le président de l'Amicale des Locataires, détenteur des clés du chalet  
Khalid dit Baki | cherche l'invisible, aime le café, un peu la source du quartier  
Soufian et son pote | hautement serviable ami de Khalid  
Christopher dit Tofa | chanteur des jeux dangereux, spécialiste du créole  
Rafik et son chien Paco | chanteur acteur du quotidien sans pause  
Boulbi | père d'une fillette de 2 ans et ami de Khalid  
Martine | chercheuse des amitiés fondamentales  
Khadra et son chien Voyou | fidèle amie faiseuse de crêpes trop vite mangées  
Théo | jeune garçon réservé ayant entre autres préparé la soupe populaire  
Jean | voisin du dessous toujours élégamment vêtu et souriant  
Rolande | fidèle habitante faiseuse de gâteaux et fleurissant son balcon  
Yvette et son chien Pilou | fidèle habitante à la langue prudemment déliée  
Nabil et son chien | insoumis, rieur et généreux

### **Les artistes**

Armelle Antier | dessinatrice et architecte d'intérieur.  
Louise Collet | dessinatrice  
Lucie Durbiano | dessinatrice aquarelliste  
Isabelle Duthoit | clarinettiste et vocaliste  
Laurent Lolmède | dessinateur  
Isabelle Merlet | coloriste de bandes-dessinées  
Jean-Marc Troubet dit Troub's | dessinateur  
Marc Pichelin | phonographe  
Sarah Pichelin | logisticienne

**Sans oublier** Hanane et Saïd, les cuisiniers de la Halte Gourmande

### *Nota Bene*

Lucie, Laurent et Jean-Marc étaient aussi là cette semaine pour la sortie du journal *Hectares*, restituant les dessins que chacun a réalisés pendant 4 semaines de résidence en milieu rural, durant les mois précédents. Ces résidences s'inscrivent dans le cadre du Festival du Livre Gourmand, chapeauté par la ville de Périgueux. Une inauguration de l'exposition de leurs dessins eut lieu le jeudi soir, et le vendredi soir, celle du Festival lui-même.

Isabelle Merlet n'est venue que pour la journée du vendredi, voir comment ça se passait, sur invitation de Marc Pichelin. Pour le reste, nous avons travaillé sur divers travaux en cours, à la maison du projet un matin pour Armelle, à l'appartement-pilote, et surtout au chalet alpin ou dehors dans la cité, quand il cessait de pleuvoir.

Pour ainsi dire, chacun a fait ses trucs, nous n'étions pas toujours ensemble. Pour ce qui me concerne, Armelle et Marc m'ont notamment accompagnée chez Martine le mercredi en début d'après-midi. Armelle s'est posée silencieusement pour faire deux dessins de son salon, Marc a enregistré Martine racontant l'histoire de ses cahiers. Son journal intime. Elle les a retrouvés presque 40 ans après les avoir écrits. Un monsieur l'a appelée il y a quelques mois pour lui dire qu'en rénovant sa cave, il était tombé sur un carton plein de ses affaires. En gros. Avec des livres, des bandes-dessinées, des cahiers d'école, un tas de souvenirs. Martine m'en avait parlé en juin dernier. Je lui avais proposé que nous réfléchissions à en faire une édition en sélectionnant certains passages accompagnés de poésie de maintenant. Ainsi nous sommes-nous données rendez-vous à l'automne pour commencer le travail. C'est ce que nous avons fait. À suivre.

Armelle est également venue avec moi au rendez-vous avec Khadra, que nous avons pris au bar le *Chez nous*, le vendredi matin. Pendant que nous discutons, elle a fait un dessin. Après quoi, lorsque nous partions, sont arrivés Louise, Marc, Isabelle et Jean-Marc, qui ont dessiné et enregistré au bar jusqu'à midi. On se croise et chacun pose un regard, des oreilles, son attention *et cætera*.

Les trois-quarts de ce poème ont été tapés sur place, *texto*, sur des feuilles A5 Canson 90g/m<sup>2</sup> en format portrait. Le quart restant, le week-end suivant. Certains passages ont d'abord été écrits à la main dans mon carnet avant d'être intégrés à l'ensemble, notamment ceux de nuit, et celui au Festival du Livre Gourmand.

La phrase en exergue de ce poème, à savoir « exit les licornes de mon dragon gentil », fait référence au texte écrit lors de la dernière semaine de résidence, du 17 au

22 octobre 2022, dans lequel on croise la figure du « dragon gentil » qui est pour ainsi dire l'ami imaginaire de mon fils de 4 ans. Dans ce texte, l'axe principal en était l'enfance, pour la raison que Marc, Sarah et moi avons eu l'occasion de démarrer un cycle d'ateliers d'écriture avec les élèves des classes de CM2 de l'école Eugène Le Roy (que nous avons retrouvés le mardi 15 novembre), ainsi que ceux des classes de 6<sup>e</sup> du collège Jean Moulin. Le titre de ce texte, à savoir *Le Voltijeune*, dont Marc est l'inventeur et qui poursuit la série composée par le journal *Le Voltigeur* (bientôt le 5<sup>e</sup> numéro) et *Le Voltijeux* (un fanzine réalisé à partir des dessins des élèves de l'école il y a deux ans), pourrait être celui de l'ensemble constitué par ces deux récits : si celui d'octobre se concentrait sur l'enfance, ici est davantage présente la réalité des 20-30 ans, de ceux qu'on appelle les ado- et adulescents, ces fameux « jeunes de quartier ».

*Le Voltijeune* et *Comme à la maison* peuvent néanmoins être lus séparément.

Enfin, dans ce poème, l'allusion au « dossier impossible à défendre » renvoie à un texte du même nom frappé il y a un peu plus d'un an, quand j'ai rencontré et commencé à discuter avec les gars du quartier, Khalid, Zack, Nabil & Cie. On était en octobre, à la table de barbecue devant l'épinette bleue, et on avait pas mal évoqué le fait que le chalet alpin était fermé, que ce serait bien s'il était ouvert. Les gars disaient que de toute façon c'était mort mort mort, on ne leur faisait pas confiance, c'était impossible d'imaginer qu'ils y aient accès, que Saïd avait déjà été obligé de fermer son épicerie-kebab sans solution de relogement sur place, alors eux pouvaient toujours se brosser. Ce genre de choses. Qu'ils avaient bien essayé de défendre Saïd en allant voir le maire mais bien sûr ça n'avait rien donné. Zack disait Ils nous emboucanent, disait Zack en ajoutant Ils nous ont oubliés, nous les jeunes d'aujourd'hui. Et parlant de ceux qui viennent de temps en temps leur causer pour pas faire grand-chose, ii avait dit : « déjà on est dans la merde et tu casses les couilles, arrache ta gueule ». Ce genre de choses. L'ambiance honnête. Boulbi rappellera que ce sont pourtant eux qui ont acheté une camionnette pour Jipé, le vagabond du quartier, il y a déjà trois ans, qu'il passe l'hiver au chaud alors que bon, on aurait très bien pu lui laisser le chalet.

Et donc le chalet alpin, alors que l'épicerie n'est plus, que l'espace jeune non plus, qu'on ne peut pas infiniment traîner dans les halls d'entrée des immeubles, *a fortiori* maintenant qu'ils sont en cours de réfection. Et donc le chalet alpin, ce *clubhouse* dédié aux pétanqueurs, désormais à l'usage exclusif de l'Amicale des Locataires, une association présidée par Serge. Parfois s'y déroulent de conviviaux après-midis, par exemple *scrabble*. Il y a des barres de métal aux fenêtres, dont il faut tourner les papillons pour libérer les volets. En vérité, le lieu appartient à la mairie, et Serge a accepté, au bout de deux ans et notamment grâce à Armelle, de nous prêter les clés pour qu'on y vienne, nous les artistes. Dans ce contexte, et parce qu'on prévoyait de la pluie

pour toute la semaine, lorsque nous avons eu accès au-dit lieu le lundi à 16h, RDV Serge, merci Armelle, et que plus loin les-dits gars du quartier étaient sur le parking dans le froid, ça paraissait évident. Ils ont refusé de venir boire un café le premier soir parce que je n'étais pas seule. Ô les farouches. Le lendemain c'est devenu envisageable, m'y rendant après l'école. Alors a vraiment démarré la frappe intempestive.

C'est absolument insuffisant de dire merci, entre autres, à Yan, Benji, Khalid et Rafik pour les perles. Et si le dossier reste probablement impossible à défendre, le vivre est presque nécessaire. Heureusement que nos bouches ne sont pas des serrures.

### *Post-scriptum*

Quant à Martine et ses cahiers, qu'elle écrivit entre 12 et 14 ans, l'aventure continue.

